

Oratoire du Louvre - Prédication de la pasteur Agnès Adeline-Schaeffer - le 18 juillet 2021

Baptême d Aella

Texte : Ephésiens 2, versets 13 à 19

L'unité toujours à construire

Amis, frères et sœurs, chère Aella,

Lorsque l'apôtre Paul écrit ces quelques lignes aux chrétiens d'Ephèse, il sait de quoi il parle. C'est un homme qui a une double appartenance, qu'il définit ainsi : citoyen romain et fier de l'être ! En même temps que profondément Juif et pharisien, ce dont il se glorifie : « Hébreu, fils d'Hébreux, Israélite, de la descendance d'Abraham », tel que nous pouvons le lire dans sa lettre aux Philippiens (3:4-6). Paul doit sa double appartenance d'abord à sa naissance, à Tarse, en Cilicie, dans une famille juive. Il bénéficie en même temps de la citoyenneté romaine, et comme Tarse est une ville hellénisée, Paul est aussi de culture grecque, tout en parlant en langue hébraïque. Il peut donc s'adresser en araméen aux Juifs de Jérusalem, tout en parlant grec au tribun de cette même ville. Pendant sa jeunesse, il a suivi l'école de Gamaliel, et il est pharisien, comme son père. Il connaît très bien les Ecritures, qu'il citera en abondance, plus tard dans ses lettres apostoliques. Cet homme n'a pas connu Jésus de son vivant, mais il fait sa connaissance autrement, par une rencontre saisissante sur la route de Damas. A ce moment, Paul qui s'appelait encore Saul, persécutait les premiers chrétiens, par conviction religieuse. Paul était connu pour son côté intraitable. Pharisien convaincu, Juif attaché à la Loi, ce redoutable persécuteur de chrétiens est littéralement retourné par un éblouissement, dans tous les sens du terme. Le revirement de Paul est immédiat, total et définitif. Il devient à partir de ce moment-là le témoin du Christ, le plus audacieux, le plus prolixe et le plus enthousiaste. Même si aujourd'hui, de nombreux exégètes s'accordent à dire que la lettre aux Ephésiens n'a pas été écrite par Paul lui-même, mais certainement par ses disciples, ceux qui se réclament de lui transmettent ce qu'ils ont compris de ce qui s'est passé dans la vie de Paul. Paul est cet homme, qui par sa rencontre personnelle avec le Christ, a pris conscience que la Bonne nouvelle du Christ ne s'adressait pas seulement aux Juifs mais à bien d'autres. Il l'a compris lorsque Jésus s'est révélé à lui, « l'avorton », comme il se nomme. S'il se révèle à lui, le moins que rien, c'est que le Christ s'adresse à tout le monde. Et c'est ainsi que Paul recevra la mission d'annoncer l'Evangile « à ceux qui étaient loin », ceux qu'il est convenu d'appeler les païens ou les Gentils, comme « à ceux qui sont tout proches », c'est-à-dire les Juifs. Il faut avoir à l'idée qu'à cette époque, cette distinction était catégorique. Les Juifs et les non-Juifs ne pouvaient pas se mélanger. On pourrait presque employer ce mot anachronique de « ségrégation » comme ce fut le cas aux Etats-Unis, du temps de Martin Luther King, ou encore celui « d'apartheid », comme ce fut le cas en Afrique du Sud à l'époque de Mandela. On imagine combien le témoignage, les prédications de Paul, son évangélisation, pour employer un mot qui parfois peut faire frémir, est d'une force inouïe. Il annonce purement et simplement qu'il n'y a plus de séparation entre les personnes. Il n'y a plus de différence, en tout cas religieuse entre une personne Juive et une personne non-Juive, au bénéfice du même enseignement, de la même prédication. Chacune de ces personnes peut faire la rencontre du Christ. Il annonce que c'est la personne même du Christ, mort et ressuscité, qui est le lieu de la réconciliation, entre Juifs et

non Juifs. C'est dans sa propre chair, par sa mort, que le Christ a détruit le mur de la séparation. Et ce mur de séparation dont parle Paul, c'est la haine. D'ailleurs, l'apôtre ira encore plus loin dans une autre lettre, celle qu'il adresse aux Galates, quand il écrira : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme, car tous vous ne faites plus qu'un dans le Christ Jésus » (Ga 3:28). C'est cela l'Evangile, étymologiquement la Bonne Nouvelle de l'amour de Dieu pour l'ensemble de sa création. Paul annonce ici une nouvelle création, qui ne passe plus par un tohu-bohu cosmique, mais qui passe par un autre tohu-bohu, celui des consciences et des mentalités qui est sûrement un chamboulement bien plus important, parce qu'il implique un changement profond de regard sur soi et sur l'autre et qu'il risque bien, à plus ou moins long terme, de transformer les rapports humains, et ce, de façon positive.

Et c'est ainsi que nous verrons la naissance de nouvelles communautés regroupant des personnes qui ont des éducations religieuses différentes, appelées à vivre ensemble dans une nouvelle notion de fraternité. La différence n'est plus un handicap. Elle n'est plus un sujet de rejet ou d'exclusion. Chaque personne reçoit un nouveau mode de relation, fondée sur l'amour inconditionnel et même sans frontière, du Christ. C'est une sorte de nouvelle identité, que l'on pourrait traduire par ces mots : chacun est regardé sans jugement et sans haine. Ce n'est pas une vie au rabais que la personne découvre, au contraire, c'est une vie augmentée. Regarder, examiner sa propre vie, la relire et la relier à la lumière de la présence du Christ, voilà ce que l'apôtre Paul a compris pour lui-même, et qu'il annonce aux autres. Le signe de reconnaissance sera le baptême, pour tous. Ce geste de l'eau déposée tout l'heure sur la personne d'Aella, rappelant le geste d'immersion des premiers chrétiens, ce geste qui la fait entrer à son tour dans la nuée des témoins qui l'ont précédée et qui ont ouvert la voie. Aella est devenue à son tour un maillon de la chaîne des témoins.

Avec ce passage des Ephésiens, nous sommes certainement devant un « éclat d'évangile » sans précédent, comme l'écrit la théologienne, Marion Muller-Colard. Annoncer que le mur de séparation, la haine, est détruit, c'est quelque chose qui peut sembler totalement fictif. C'est un message qui a encore bien du chemin à faire et qui donne à réfléchir. Car si nous regardons l'histoire des hommes, notre histoire, ce mur de séparation de la haine détruit par l'amour du Christ, ne saute pas vraiment aux yeux. Les hommes n'ont pas cessé de concrétiser le mur invisible de la haine, en mur de béton, de pierres, de briques, ou en clôtures barbelés, comme si le message du Christ, et ceux des premiers témoins du Christ, étaient restés lettre morte.

Et quand un mur s'ouvre quelque part, comme ce fut le cas à Berlin et en République Démocratique d'Allemagne en novembre 1989, d'autres murs ont été érigés, ailleurs, quelques années plus tard, comme en Israël, ou en Amérique du Sud. Il existe actuellement 65 murs recensés à travers le monde, qui représentent 40 000 km de long, soit la circonférence de la Terre. Notre pays n'y échappe pas. Depuis 2016, un mur anti-intrusion, quoique végétalisé, a

été construit à Calais pour séparer les migrants des zones d'embarquement. Il y a de quoi être découragé. Bien sûr il ne faut pas oublier qu'avant de séparer, ou d'enfermer, un mur protège des dangers et des intempéries. Même si en ce moment, les informations concernant le Nord de l'Europe nous disent le contraire. De nombreux murs n'ont pas supporté les glissements de terrain et les inondations des fleuves. Mais je voudrais tout de même partager une information positive, dont on ne parle pas souvent, c'est que, contre toute attente, il existe en France une prison qui n'a pas de murs et qui accueille, en Corse, des personnes détenues en fin de peine, sur un immense champ agricole, dans une ferme, où elles font des travaux agricoles et des travaux liés à l'élevage. Dans cette prison sans murs, mais également sans surveillance pénitentiaire, ces personnes se préparent à retrouver une place dans la société. Elles apprennent à se réinsérer, à gérer leur emploi du temps, elles apprennent à ce qu'on leur fasse à nouveau confiance. C'est une expérience qui existe dans notre pays depuis 70 ans. Et c'est le mur de la suspicion qui est tombé.

Et après tous les murs idéologiques, il y a encore tous les autres murs, symboliques, psychologiques que nous nous fabriquons les uns contre les autres, dans le travail, en famille, et aussi en église, lieu par excellence où nous pouvons nous enfermer dans des jugements à l'emporte-pièce, des médisances, des rumeurs, des rancunes tenaces, qui parfois traversent de nombreuses générations. Alors, posons-nous la question de savoir comment ce texte de la lettre de Paul aux Ephésiens rejoint notre quotidien et notre être intérieur. Dans sa chair, par le don qu'il a fait de sa vie, Christ a détruit le mur de séparation, la haine. Si nous avons mis notre confiance dans le Dieu de Jésus-Christ, quels signaux d'alarme ce texte déclenche-t-il dans notre vie de foi ?

Nous avons tous un chemin spirituel à suivre, un travail spirituel à faire. Prendre cette parole pour nous-mêmes, afin qu'un changement se produise. Une conversion, en quelque sorte, selon l'étymologie qu'en donne le pasteur Antoine Nouis, dans son article écrit dans le dernier numéro de la Feuille Rose [Bulletin paroissial de l'Oratoire du Louvre] qui est consacré justement à ce thème de la conversion. Il dit : dans le Nouveau Testament, le mot conversion, « metanoïa » signifie le changement de notre intelligence. Il ne s'agit pas que de comprendre intellectuellement les choses, encore faut-il les intégrer dans notre volonté, notre réflexion et nos sentiments. Cela rejoint en quelque sorte l'un des deux commandements du Sommaire de la Loi : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ton âme, de toute ta pensée, de toute ta force et de tout ton cœur ». C'est bien toute la personne qui est sollicitée. C'est la même chose lorsqu'il s'agit de comprendre et de recevoir la parole biblique, comme nous l'a dit tout à l'heure Aella, dans sa confession de foi. Si comme elle, nous avons confiance dans la Parole de l'Évangile, confiance dans la puissance de la Bonne Nouvelle, nous ne pouvons que rejoindre l'heureuse découverte de l'apôtre Paul : Le Christ est notre paix. De ce qui était divisé, il a fait une unité. Cette unité est donnée par le Christ, c'est vrai, mais elle reste constamment à construire entre nous, sans cesse à rechercher comme une priorité, à l'intérieur de nos familles, de nos églises, dans toutes nos relations, et plus largement, dans la société et entre les peuples. Cela commence par nous-mêmes, et cela concerne au fond toutes les personnes de bonne volonté,

C'est un travail qui demande notre attention constante. Encore faut-il que ceux qui se réclament du Dieu de Jésus-Christ soient convaincus que c'est bien une parole de vie, qui donne un sens à notre vie. Notre foi, mais aussi notre raison, nous encouragent à détruire les murs de séparations, qu'ils soient de haine ou de béton. Nous ne sommes plus des étrangers les uns par rapport aux autres. Nous avons reçu d'une certaine façon le ministère de réconciliation. C'est ce thème là que nous travaillons avec le groupe biblique œcuménique. Nous croyons d'une façon ou d'une autre que le mal peut être changé en bien et que, ce faisant, nous pouvons alors y reconnaître une trace de l'amour fou de Dieu pour toute sa création.

Aella, le baptême que tu as reçu aujourd'hui, n'est pas là pour t'enfermer dans une communauté restreinte. Au contraire, il t'ouvre à quelque chose de plus universel : l'avènement d'une fraternité encore plus humaine. Ce n'est pas une pirouette que dire cela. C'est une prise de conscience, une sorte de chemin de Damas, à notre échelle. Nous faisons le constat que l'être humain est mis à rude épreuve, plus encore ces derniers mois avec la pandémie. Les plaies, encore grandes ouvertes, fragilisent l'ensemble des relations humaines, voire citoyennes. Pourtant nous faisons partie du même monde. Nous sommes tous de la même famille humaine. Quand l'épreuve est là, chacun ressent le besoin vital de s'appuyer les uns sur les autres. Mais comment faire ?

Parmi les réponses proposées, je voudrais en partager une qui m'a été donnée récemment par des amis du Mouvement Sève. Une femme catholique, Marguerite Hoppenot, fondatrice de ce mouvement spirituel, et amie du pasteur Marc Boegner, écrivit un jour ceci : « *Toutes les hostilités visibles ou invisibles, avouées ou non avouées, toutes les guerres, de la plus partielle à la plus universelle, prennent leur source dans le cœur de l'homme, même les conflits religieux. Soyons convaincus que le seul vrai lieu du « désarmement », c'est le cœur de l'homme. ** Pour continuer à être les artisans de paix et de justice, il s'agit de vider notre cœur « *de toutes nos puissances d'agressivité et de violence, afin de faire advenir une certaine paix dans notre être intérieur, pour aimer plus, et sauver l'amour dans le monde, là où nous sommes* ». Rappelons-nous : en 2016, après l'attentat de St Etienne du Rouvray, personne ne s'attendait à ce que les Chrétiens accueillent les Musulmans, à la messe dominicale qui a suivi l'assassinat du prêtre, ni que les Musulmans se rendent à cette invitation. Pourtant c'est bien cela qu'il fallait faire, pour résister à la destruction du lien de la fraternité humaine, pour continuer d'abattre les murs de haine, pour continuer à être présent au monde, d'une façon crédible, tout simplement. Le monde en a besoin. Amen.

Pour aller plus loin :

- Claude Quétel, *Histoire des murs*, Editions Perrin, 2012
- Elisabeth Vallet, Blogue sur Radio-Canada, *La tentation du mur, l'emmurement des frontières de pays, un phénomène qui prend de l'ampleur* ; Québec-Montréal, octobre 2013
- Casabianda, *une prison sans les murs*, reportage sur une prison un peu particulière en Hte-Corse, France 3
- Marion Muller-Colard, *Eclats d'Évangile*, Bayard, 2021
- Marguerite Ph. Hoppenot, *Un être nouveau pour un monde nouveau*, La Procure, 2000